

Article du 12 août 2010

Le parachute et la muleta

Il est désormais «el torero sin huevos». «Le torero sans couilles». Cristian Hernandez, 22 ans, novillero mexicain de Querétaro s'est lui-même collé cette réputation. Rappel : le 13 juin à Mexico Christian Hernandez ne peut venir à bout de son premier novillo, très fuyard, qui rentre vivant au toril. Devant son second, sous la pluie, tout d'un coup, il panique, lâche sa muleta, plonge dans la contre piste, n'en sort plus malgré les ordres du président. Après les trois avis réglementaires son deuxième novillo rentre lui aussi vivant au toril. Le torero sort alors en piste et se coupe la coleta, sa mèche de cheveux postiche, pour signifier qu'il met fin à une carrière jusque là honorable. Il avait participé en quatre ans à 54 novilladas, avait reçu un gros coup de corne dans ces mêmes arènes un an avant, l'avait, semble-t-il, surmonté. La police l'arrêtera pour le conduire devant un juge. Il sera condamné à une amende pour «faute administrative», à savoir «non respect du contrat». Celui de tuer deux toros. Il fait une déclaration, il dit s'être d'un coup rendu compte qu'être torero c'était pas pour lui. Il ajoute «no tengo huevos». Pas de couilles pour être torero. Gros buzz. Le «torero sin huevos» ou «le torero qui fuit» devient célèbre. Les images de sa débandade roulent sur You Tube, les blogs, les sites taurins, la presse internationale en fait ses choux gras. Il devient le héros d'Anima Naturalis, association animaliste. Sa directrice mexicaine le félicite dans une lettre rendue publique. Elle le remercie «d'avoir renoncé à tuer», ajoute que son acte «est un acte de courage» et qu'il montre que les gens peuvent réfléchir et changer. La chaîne espagnole Antena 3 l'invite à son émission «Informe dec». Il y apparaît en habit de lumières, explique l'histoire, jure qu'il ne va jamais plus toréer. Contre pied début juillet. On apprend qu'il pourrait remettre ça, peut-être en août à Huamantla. Du coup, on soupçonne un gros coup de marketing : la fuite, la déclaration ? Peut-être juste du bluff pour lui assurer de la notoriété, décocher un contrat, remplir une arène. Rien de nouveau sous le soleil de l'esbroufe. Dans le passé, beaucoup de toreros ont utilisé l'extravagance plus ou moins artisanale à but promotionnel. Dans les années 70, le torero histrionique, El Melenas, accompagné de ses confrères Manolo Sales et Francisco Gazquez «Curro Valencia» qu'un toro a tué à Valencia en 1996, se tapent, à pied, en habits de lumières, la route Valencia-Madrid. 355 kilomètres pour demander un engagement. Un peu plus tard, Paco Bautista dans la même tenue fait, pedibus, Linares-Barcelone, 800 kms, pour un aller, baiser les pieds de la vierge de Montserrat et brosser l'aficion Barcelonaise dans le sens religieux du poil. Pour une corrida de la San Isidro de 1980, «El Lobo» s'assied en habit de lumières dans les gradins de Madrid. La corrida est télévisée. Une caméra le filme, il sort une grande banderole : «El Lobo, un torero pour l'Espagne». Dans les années 60, un novillero s'installe, vêtu en torero, sur le fameux aqueduc de Ségovie, sa ville, où il veut toréer. Il ne tiendra pas une semaine. Pour y toréer, le novillero colombien Miguel Cardenas a fait la grève de la faim déguisé en Napoléon devant la Monumental de Barcelone. A 27 ans, le novillero portugais Francisco Duarte a battu une sorte de record. En septembre 1978, à Madrid, il reste pendant quarante jours, couché devant Las Ventas en espérant un contrat. On lui ouvre la porte pour qu'il puisse se raser, se laver, faire ses besoins et voir les corridas à l'œil. Le 12 octobre, enfin, on lui ouvre pour qu'il torée. Il sera mauvais et selon le critique d'Abc «sortira des arènes vaincu et ses espoirs envolés». Il prendra finalement l'alternative tard, à 35 ans, dans un bled, Chelva. Curieuse alternative. Le français Lagravère le consacre matador. Lui, il brinde longuement son toro à son apoderado Segarra, fait une seule passe près de la barrière, s'y retire derrière. A l'image d'un torero gitan qui avait refusé de toréer dans ces arènes parce qu'elles jouxtaient le cimetière, il attend les 3 avis. Mais comme son apoderado ne manque pas d'estomac, il

fait illico passer une pub dans «El mundo de los toros» : «Paco Duarte, le nouveau matador portugais. Il montre ce qu'il vaut dans tous les ruedos où il torée.»

L'excentricité sera fatale à Luis Rios Losada «El Pinturero», torero de Lugo. Luis Rios Losada, bon joueur de football, moniteur de parachutisme veut, au moment du paseo, se lancer en parachute, dans les arènes. En 1964, il avait proposé de se balancer au dessus de celles des Saintes Maries de la Mer. Refus municipal. Le 20 août 1965, il tente le coup à Getafe près de Madrid où il est engagé pour combattre 2 novillos. Il rate son coup, tombe à 2 kilomètres de la plaza, s'y rend à pied son parachute à la main, tue ses deux toros. Il est connu : il passe aux actualités. Comme l'Espagne taurine renacle. Il part tenter sa chance en Amérique du sud. Caché dans la manche à air d'un bateau, il s'embarque comme passager clandestin dans un cargo. Il rode au Venezuela, en Equateur, il obtient un contrat en Colombie. 5000 pesos pour sauter en parachute sur la plaza de Serrezuela à Cartagena de Indias et combattre deux toros. En décembre 1966, « El Pinturero » saute donc d'un petit avion à 1000 mètres d'altitude. Il y a du vent. Il l'entraîne dans la mer caraïbe, à 1 kilomètre de la plage El Cabrero. Un pêcheur vient à son secours. Trop tard. Empêtré dans son parachute « El Pinturero » coule et meurt noyé dans son habit de lumières. Il avait 24 ans. Une grosse paire de huevos sauf pour une chose : il avait une peur phobique de l'eau. Le 28 décembre 2008, en présence de sa sœur, la municipalité de Lugo a fait poser une plaque sur sa maison natale de la Ronda de Muralla. Sa sœur a dit qu'il était « unique au monde ». En effet. Il est le seul torero parachutiste de l'histoire et la page taurine d'Abc a, à sa mort, enfin parlé de lui. Pour une nécrologie.

Jacques Durand